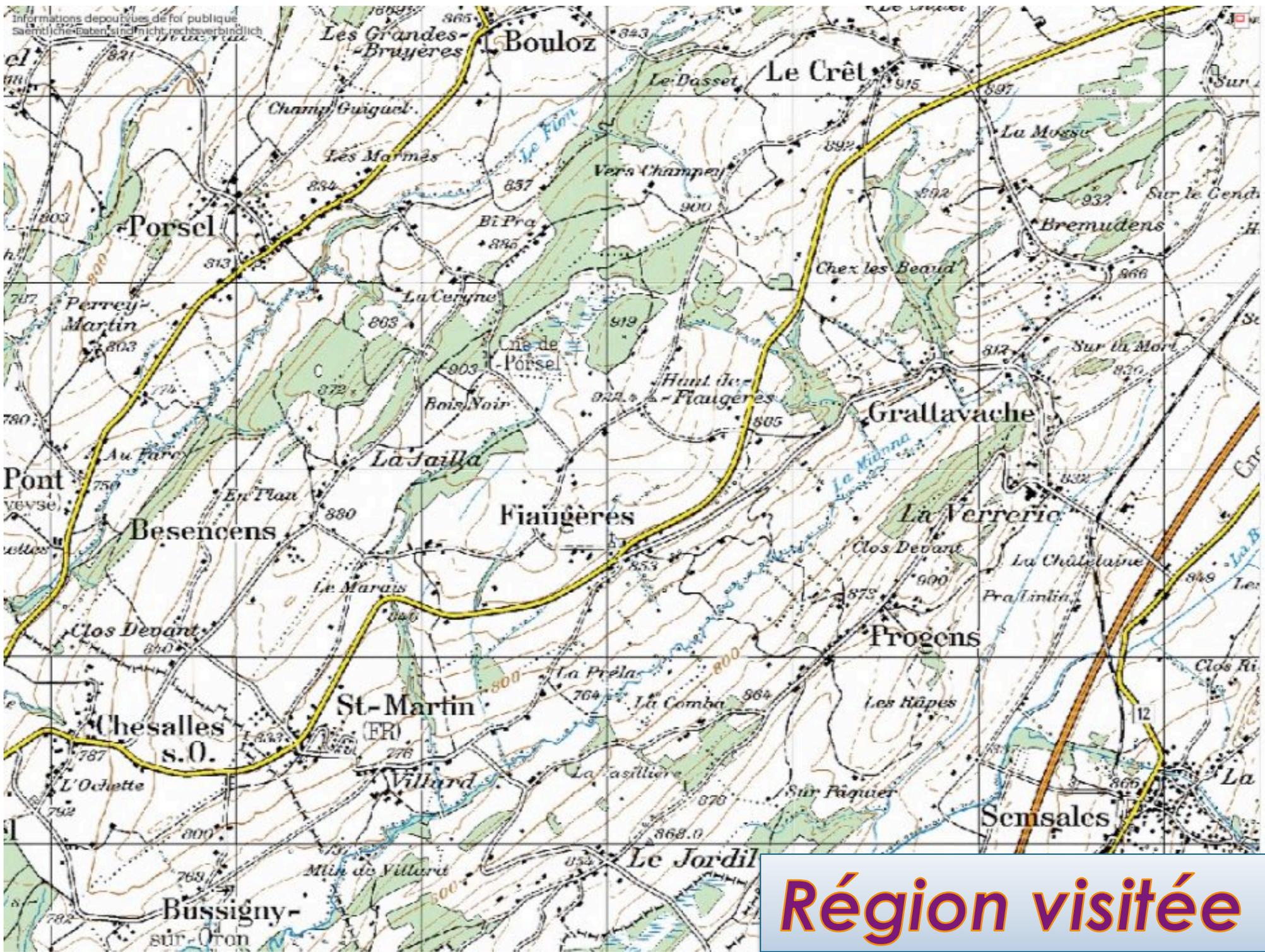


Curiosités du sud-ouest du canton de Fribourg

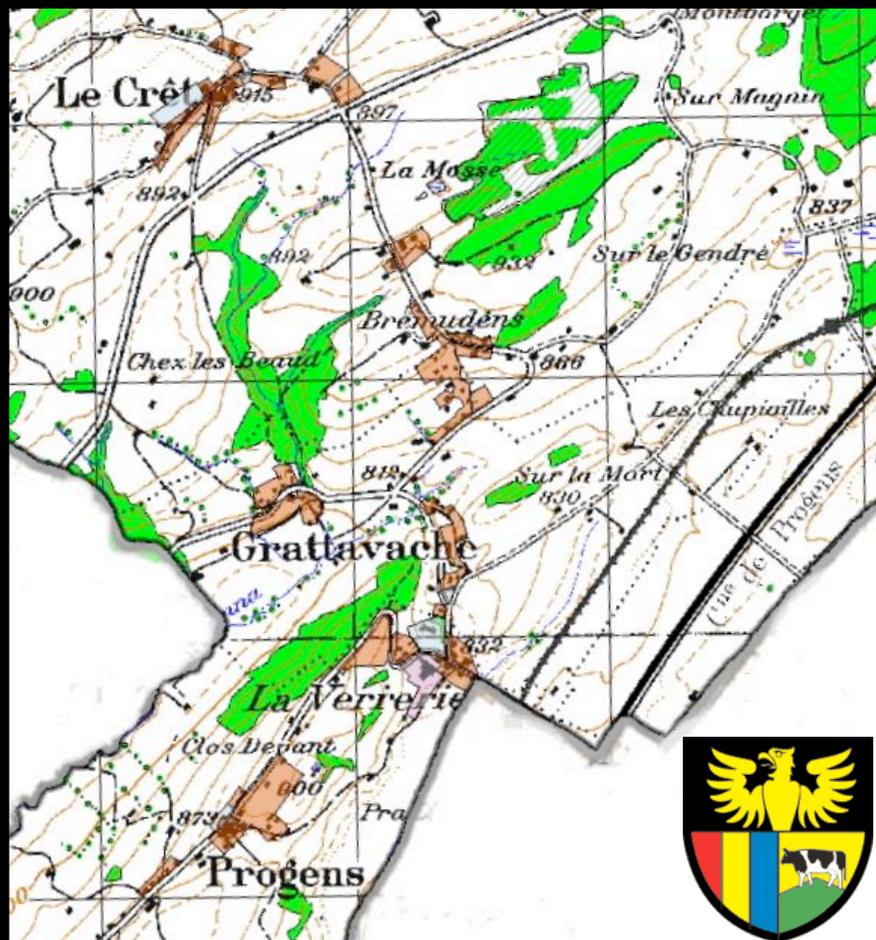


Bibliographie

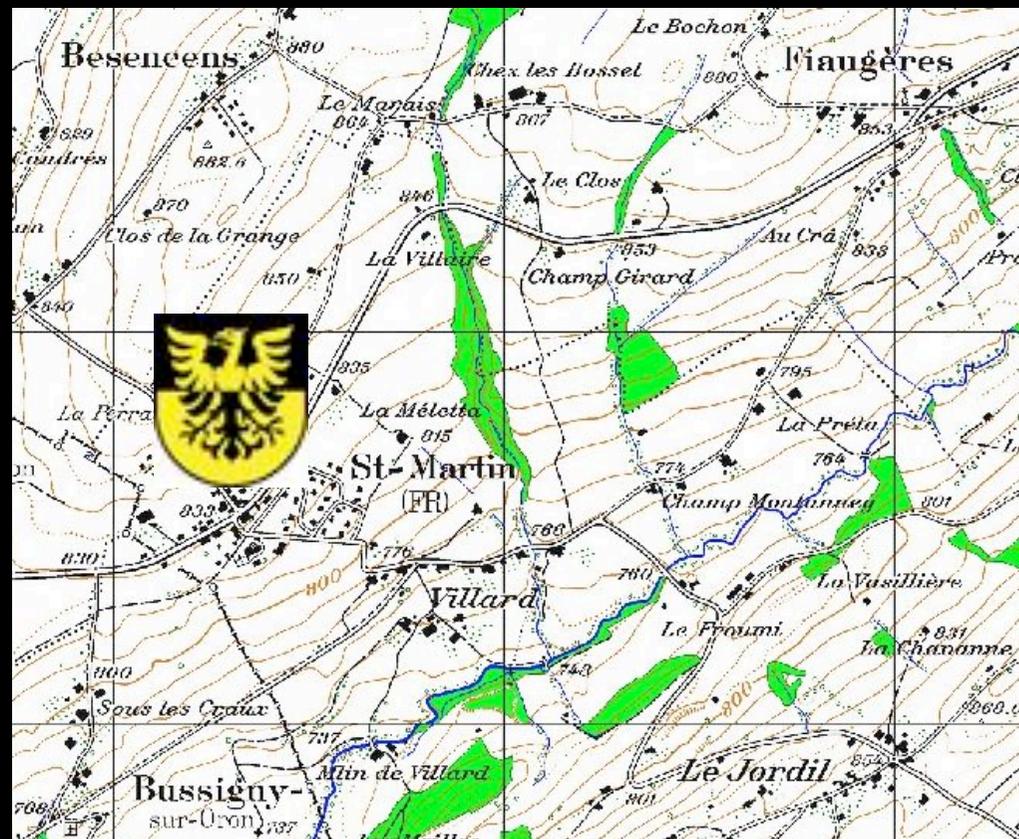
- Dictionnaire historique et bibliographique de la Suisse (DHBS), 1921 à 1933, 7 volumes
- DHS, dictionnaire historique de la Suisse, <http://www.hls-dhs-dss.ch/index.php?lg=f>
- Père Apollinaire Dellion, Dictionnaire historique et statistique des paroisses, Slatkine Reprints, 1994, 5 volumes; éd. originale 1901, ou :
<http://doc.rero.ch/search?ln=fr&f=author&p=Porchel+Francois>
- Sites internet des communes; références internet au sujet des personnalités et institutions concernées
- Cartes : <http://www.geo.fr.ch/>
- Abbé Gaston Bourgoïn, curé de Progens et historien, *Progens, son histoire*, ouvrage édité à l'occasion du jubilé de la Caisse Raiffeisen de Progens, 1986
- Jean-Claude Vial, *Annales fribourgeoises* de 1992, article *Les mines de St-Martin et de Progens*.
- Marie-Claire Dewarrat, *Mémoires vives, Vera, Félix, Jeanne et les Autres*, Editions La Sarine, 2007
- Mgr Louis Waeber, *Eglises et chapelles du canton de Fribourg*, Editions St-Paul, 1957
- Semsales et son FC, brochure du 75^e anniversaire du FC Semsales, 2010
- Archives de l'Etat de Fribourg
- Journaux *La Liberté* et *La Gruyère*
- <http://www.swisscastles.ch/>



Région visitée



La commune de **LA VERRERIE** est née le 1^{er} janvier 2004, à la suite de la fusion des villages de **Le Crêt**, **Grattavache** et **Progens**. Elle compte plus de 1000 habitants. Semsales s'est tenu à l'écart.



Née le 1^{er} janvier 2004, la commune de **SAINT-MARTIN** est issue de la fusion des communes de **Saint-Martin** avec son hameau du **Jordil**, **Besencens** et **Fiaugères**.

La région de Progens avant 1798

Au Moyen Age, le suzerain est le seigneur du seigneur, c'est-à-dire la personne qui se trouve au sommet d'une pyramide hiérarchique. **Le comte de Savoie est le suzerain du comte de Gruyère, du seigneur d'Oron, de celui de Rue, etc. Ces seigneurs étaient les vassaux du suzerain.**

La seigneurie d'Oron comprenait les villages de Oron, Oron-le-Châtel, Chésalles, Bussigny, La Rogivue, Besencens, Saint-Martin de Vaud, Ville du Bois (Fiaugères), Progens, Le Crêt, Pont, Porsel. **Cette seigneurie était l'un des grands fiefs du Pays de Vaud dont la Savoie était suzeraine.** Par testament du 16 avril 1383, François d'Oron, qui n'avait pas d'enfant, institua **héritier** de tous ses biens son beau-père Rodolphe IV, **comte de Gruyère**. Ses descendants posséderont la seigneurie d'Oron jusqu'à la conquête du pays de Vaud par les Bernois (1536) et à la ruine du comte Michel (1555), dernier comte de Gruyère.

Semsaies dépendit du couvent du Grand-Saint-Bernard (Mont-Joux) qui y fonda un prieuré au XII^e siècle. Le Saint-Bernard et ses prieurs furent de grands bienfaiteurs de la paroisse. Ils donnèrent aux paroissiens la jouissance de montagnes et de forêts contre une rente insignifiante. En 1536, Fribourg a intégré Semsales au bailliage de Rue, au grand mécontentement du Saint-Bernard.

Grattavache

Au Moyen Age, Grattavache fait partie de la châtelainie de Rue et de la paroisse de Saint-Martin-de-Vaud. La conquête du Pays de Vaud (1536) en fait une possession fribourgeoise. Grattavache est intégré au bailliage, puis au district de Rue (1798). Il fait partie de celui de la Veveyse depuis 1848. Au début du XIX^e siècle, **Jean Baptiste Jérôme Brémond, propriétaire des mines et de la verrerie de Semsales, y construit la grande ferme modèle de la Châtelaine (DHS).**



Le domaine de La Châtelaine, à La Verrerie

En 1778, les terres de La Châtelaine - 160 poses - ont été achetées par les frères Schmid, propriétaires des mines et de la verrerie. En 1800, Jean-Baptiste de Brémond, nouveau propriétaire, fait construire la ferme de La Châtelaine pour rentabiliser ses terres. Actuellement et depuis 1946, le domaine est la propriété de la famille Perroud.

Un violent ouragan a quasiment détruit la ferme en 1942 : «L'ouragan qui a sévi dans la soirée de jeudi a été particulièrement fort dans la région de Semsales à Vuadens. Le vent soufflait avec une rare violence et la grêle tombait comme des noix. La région de Progens, La Verrerie, Grattavache, semble avoir le plus souffert... La grande ferme de la Châtelaine, longue de soixante mètres, a eu sa toiture totalement emportée et écrasée. La vision du désastre est terrifiante.» LE MESSAGER, 13 juin 1942.

Le tableau est de Georges Corpataux. Il figure, avec des renseignements sur la Châtelaine, dans *Mémoires vives*, Textes de Marie-Claire Dewarrat, Editions La Sarine, 2007

La Verrerie, jusqu'à l'arrivée de J.B. de Bremond

- → 1776. Les frères Schmid, originaires de la Forêt-Noire, propriétaires de verreries en Franche-Comté, associés à Mathieu de Noyant, obtiennent du Petit-Conseil de Fribourg de faire des fouilles dans la région. But : trouver du charbon pour alimenter une verrerie. Celle-ci est construite sur le territoire de la commune de Progens.
- → Les mines du Froumi produisent le charbon, Rueyres-Treyfayes fournit le sable et Semsales la pierre à chaux.
- → 1779. Mathieu de Noyant devient seul propriétaire de la verrerie.
- → 1784. La verrerie est acquise par une nouvelle société, administrée par le Neuchâtelois Paul de Pourtalès, qui ne fait pas de brillantes affaires.
- → 1796. La patente pour l'exploitation de la verrerie est accordée à Bernard-Scipion de Lentullus, Paul de Pourtalès (beau-père de Lentullus), et Jean-Baptiste-Jérôme de **Bremond**.
- → 1806. Bremond devient le principal propriétaire.

Les renseignements sont tirés de *Progens, son histoire*, ouvrage de l'abbé Gaston Bourgoïn, curé de Progens et historien. Editée à l'occasion du jubilé de la Caisse Raiffeisen de Progens, cette brochure a paru en 1986.



La Verrerie (photo BCU) doit son nom à la fabrique de verre. Celle-ci, créée à la fin du XVIII^e siècle était alimentée par les mines de lignite de la région. Après des débuts difficiles est arrivé **Jean-Baptiste Jérôme de Brémond (1760-1839)**. Il se présente comme l'ancien secrétaire privé de Louis XVI. Il devient administrateur de l'entreprise en 1806. Il en fait la première fabrique de verre de Suisse. Il intensifie l'exploitation du charbon (mine de Froumi) et de la tourbe.

Jean-Baptiste Jérôme de Brémond s'est toujours dit convaincu de l'existence de Louis XVII, fils de Louis XVI, en la personne de **Charles-Guillaume Naundorff**. Celui-ci est venu en Suisse pour solliciter le témoignage de Brémond, le jour de la Fête-Dieu de 1836. «*A Châtel-Saint-Denis, des sapins ornaient les rues de la cité; à Semsales, des branches de hêtres étaient appliquées contre les maisons*», écrit l'abbé Gaston Bourgoïn, qui fut le curé-historien de Progens. Naundorff et Brémond se jetèrent dans les bras l'un de l'autre à La Verrerie.

Brémond fut aussi consul général d'Espagne et du Portugal. Il joua un rôle important dans la fondation en 1820 de **Nova-Friburgo** au Brésil, en favorisant le départ de 2200 colons fribourgeois. Brémond mourut le 10 novembre 1839. (DHBS et Marie-Paul Angel, 16 février 2002, La Gruyère)

Louis XVII, fils de Louis XVI, est mort à la prison du Temple à l'âge de 10 ans, en 1795, rongé par la gale, la tuberculose et la solitude.



D'origine prussienne, **Karl-Wilhelm Naundorff**, horloger à Spandau, faux-monnayeur à Brandebourg, fondateur d'une secte teintée de christianisme à Londres, a fréquenté toutes les prisons d'Europe. Après avoir tenté en vain d'être reçu, à Prague, par la duchesse d'Angoulême, sœur de Louis XVII, il débarque à Paris en 1833 et parvient à se faire reconnaître comme étant le Dauphin par l'ancienne femme de chambre de Louis XVII. Élégant, cultivé, il rassemble un flot de partisans. En 1836, il assigne en justice la duchesse d'Angoulême, afin d'obtenir les biens revenant à Louis XVII. Il est alors expulsé en Angleterre, puis

aux Pays-Bas et meurt finalement à Delft en 1845. Sur sa tombe, le gouvernement hollandais a tout de même fait graver : «*Ci-gît Louis de Bourbon, Duc de Normandie.*» Naundorff est le seul de ces quatre imposteurs à être parvenu à convaincre un véritable cercle de fidèles de son vivant. Une mystification qui aura une suite, puisque ses descendants saisirent en vain la justice française en 1851 et 1874.

(Site internet, Naundorff)

Les descendants de Jean-Baptiste-Jérôme de Brémond

Jean-Baptiste-Jérôme de Brémond eut deux fils, Antoine et Jules. Tous deux se firent naturaliser suisses. Antoine a été syndic de Progens, député au Grand Conseil, juge de paix.

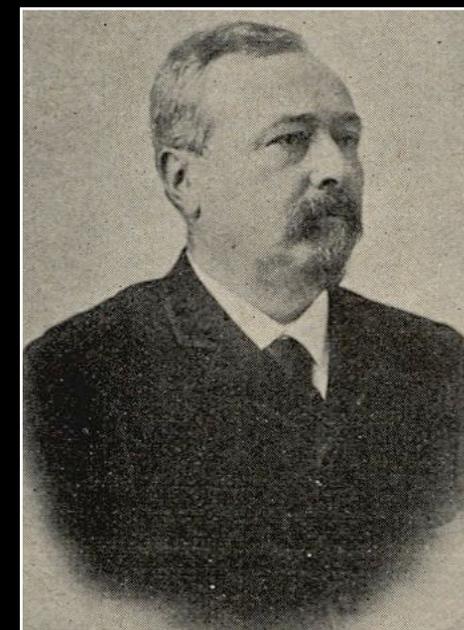
Alfred de Brémond, né en 1830, fils d'Antoine, a bénéficié d'une formation complète à partir de l'âge de 10 ans : pensionnat des Jésuites à Estavayer-le-Lac; collège à Fribourg; études privées sous la direction d'un précepteur allemand à la Verrerie; à Stuttgart pour la chimie et autres branches industrielles; à Ohenheim en Alsace pour l'agriculture; enfin à l'Ecole centrale à Paris (ingénierie) avant de s'associer à son père dans la direction de la verrerie, des mines et des domaines. Il est décédé en 1891. **Rodolphe de Brémond** (1866-1917), petit-fils d'Antoine, ingénieur agronome devint professeur à l'Ecole d'agriculture de Pérolles et à l'Ecole pratique de Grangeneuve. (L'institut de Pérolles a existé jusqu'en 1923.)

La famille Quennec

En 1862, Antoine de Brémond a vendu la moitié de la verrerie et des mines à **Théodore-Marie Quennec** (1803-1870), originaire de Vannes, en Bretagne. Celui-ci arriva à La Verrerie avec **ses fils Henri-Joseph et Lucien-Théodore**. **Henri-Joseph Quennec**, ingénieur, a dirigé l'exploitation de la verrerie jusqu'en 1899, date de son décès. Il fit breveter un nouveau four en 1882, grâce auquel la production fut triplée.

En 1901, Lucien Quennec a acquis la totalité de la propriété. Dès 1904, celle-ci devint une SA et ses jours furent comptés...

Les mines et l'usine occupèrent jusqu'à 400 ouvriers. La fabrique de verre a produit 15 000 bouteilles par jour, du verre à vitre, du cristal. **La verrerie fut rachetée par celle de Saint-Prex le 15 mars 1913. Toute activité cessa en août 1914.**



Henri-Joseph Quennec



Au cimetière de Progens, le monument érigé à la mémoire de la famille Quennec. Lu sur le site généalogique du canton de Fribourg :

Enfants de Théodore Marie Quennec (premier des Quennec à La Verrerie) :

- Henri Joseph
- Léon Nicolas (lieutenant de vaisseau)
- Lucien Théodore
- Barbe, épouse du comte Hendrikoff. Elle a fait construire la maison habitée par la famille de M. Reynold Pauchard.



La fabrique de verre : ce qu'il en reste en 2010, des dépôts et des ateliers. Jean Tinguely, en 1988 - trois ans avant son décès - installa son atelier dans des locaux de l'ancienne usine..

Le château - la maison de maître actuellement *Manoir des Charmilles* – a été construit en 1875 par les propriétaires de la verrerie.

En 1932, la château devient l'institut Sainte-Thérèse (futurs Buissonnets), qui accueille des handicapés. La fondation Les Buissonnets restée propriétaire, faute d'acquéreurs, a loué le manoir à la Croix-Rouge entre 2002 et 2005. Elle y hébergea des demandeurs d'asile.

Actuellement le manoir est propriété de M. et Mme Bourgeois. Ils y développent des activités proches de la médecine naturelle et de la sauvegarde de variétés végétales. Des causeries y sont organisées. Le *Manoir des Charmilles* compte des chambres destinées aux hôtes.





Mineurs somalois, dans une galerie, au Jortil



Les mines de charbon de la Veveyse ont été exploitées à diverses époques. A la fin du XIX^e siècle, grâce aux transports que permettaient les chemins de fer nouvellement créés, l'usine de la Verrerie a utilisé du charbon importé. Il revenait moins cher que celui exploité sur place.

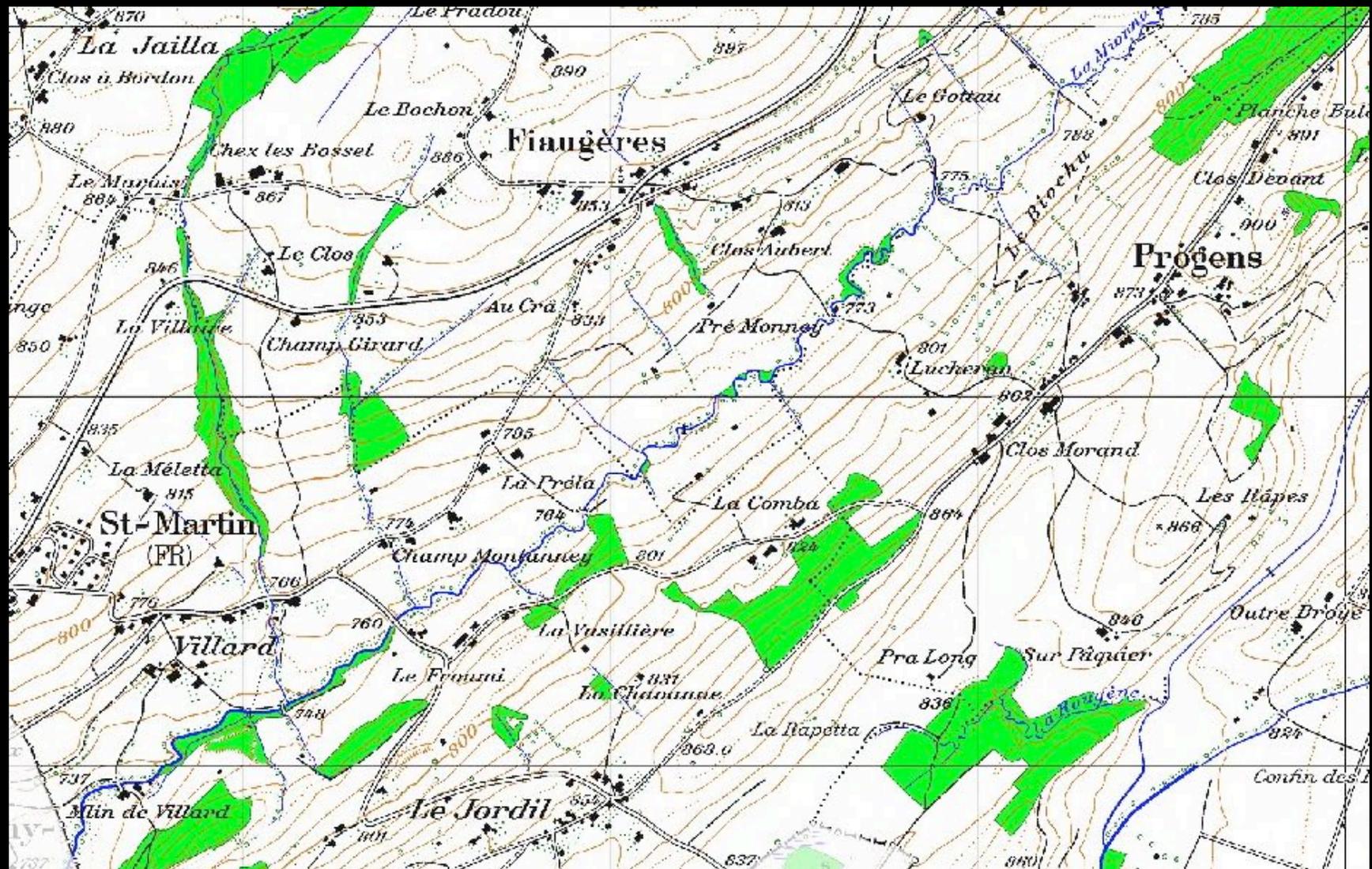


Dans les *Annales fribourgeoises* de 1992, Jean-Claude Vial a rédigé un article intitulé *Les mines de St-Martin et de Progens*.

Il y décrit la disposition des bancs de lignite de cette région, dans la molasse de charbon :

- De Semsales à Rue
- de Grattavache à Palézieux
- de Porsel à Châtillens

La lignite provient de la décomposition de débris végétaux. Elle contient 70 % de carbone. Sa valeur calorifique est moindre que celle de la houille.



- En 1917 - c'est la guerre - la mine appelée Saint-Martin est ouverte. La colline de Progens est aussi percée de part en part. En 1919 et en 1920, 250 ouvriers extraient chaque année plus de 8000 tonnes de charbon. En 1921, c'est fini : les marchés étrangers sont ouverts.
- Durant la guerre de 1939-1945, les mines du vallon de la Mionna sont réouvertes dès 1942 (mines Le Jordil et Bois de Villard). Plus de 300 hommes y travaillent. Le flanc de la colline du Jordil est occupé par la mine. Les photos qui suivent proviennent de la mine Le Jordil, entre 1943 et 1946.



1. Mineur de taille
2. Boiseur en plein travail
3. Montage (liaison avec la galerie de fond)

Les photos se rapportant à la mine ont été transmises par le professeur Jean-Claude Vial, historien et spécialiste de l'histoire des mines de la Veveyse. Elles proviennent toutes de la mine «Le Jordil» exploitée durant la guerre 1939-1945.



1. Triage par les dames
2. Entre la «descenderie» et la galerie de fond, les installations : air comprimé pour les marteaux-piqueurs, les tuyaux pour l'aération, la pompe d'évacuation de l'eau; c'est là que les wagonnets de la galerie de fond étaient chargés sur le toboggan qui faisait liaison avec la surface par la descenderie.
3. Entrée de la descenderie principale

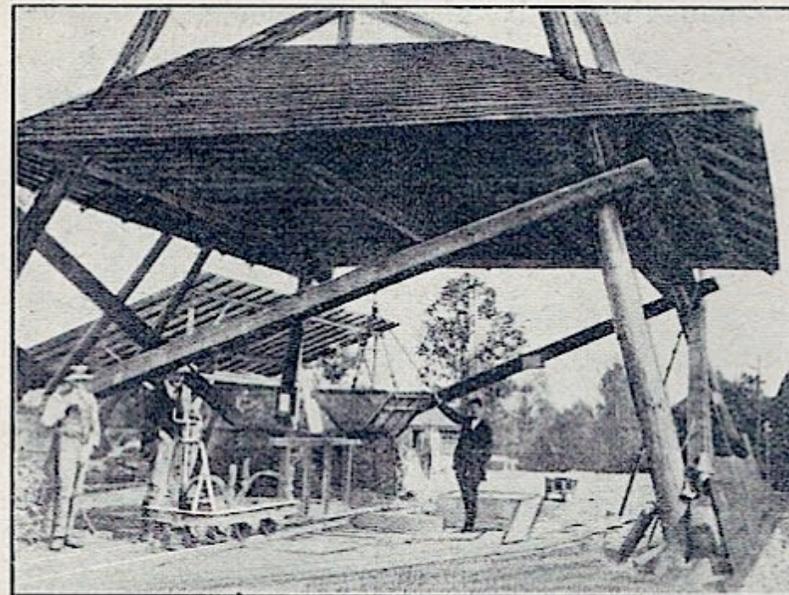
Ilen est de même pour les exploitations vaudoises qui se trouvent au sud et à l'ouest de celles dont nous venons de parler, soit de Praz-Petou à Palézieux, le long du cours de la Mionnaz, et dans la région Oron-le-Châtel, Oron-la-Ville, Châtillens, pour les gisements intéressant la vallée du Flon.

Le principal centre d'attaque a été établi à peu de distance de la gare de Palézieux, à proximité de laquelle se trouvent les bureaux de l'entreprise.

Pendant la guerre de 14-18



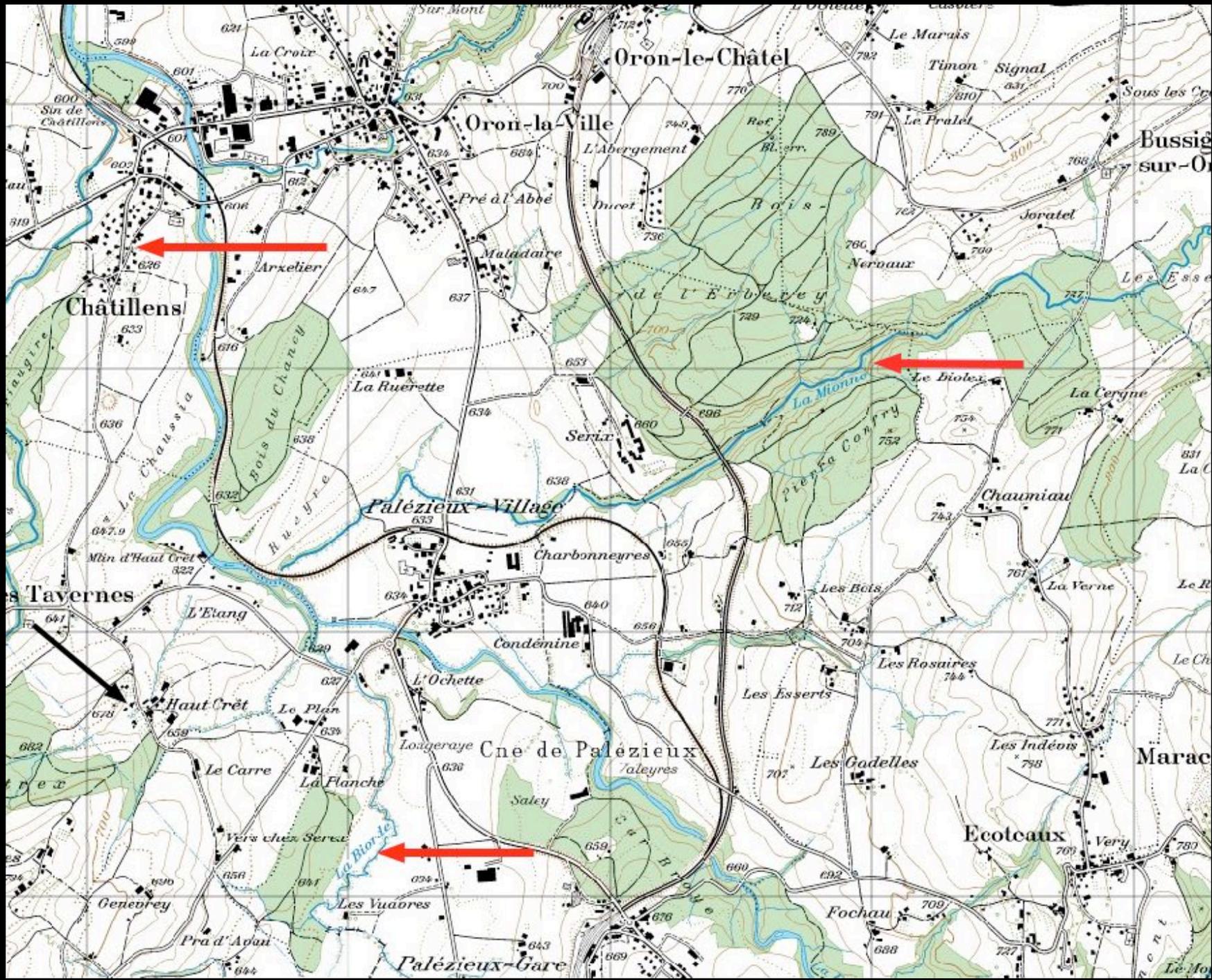
*Fig. 4. — Mines d'anthracite d'Oron.
Le puits principal du chantier de la Biorda (Palézieux).*

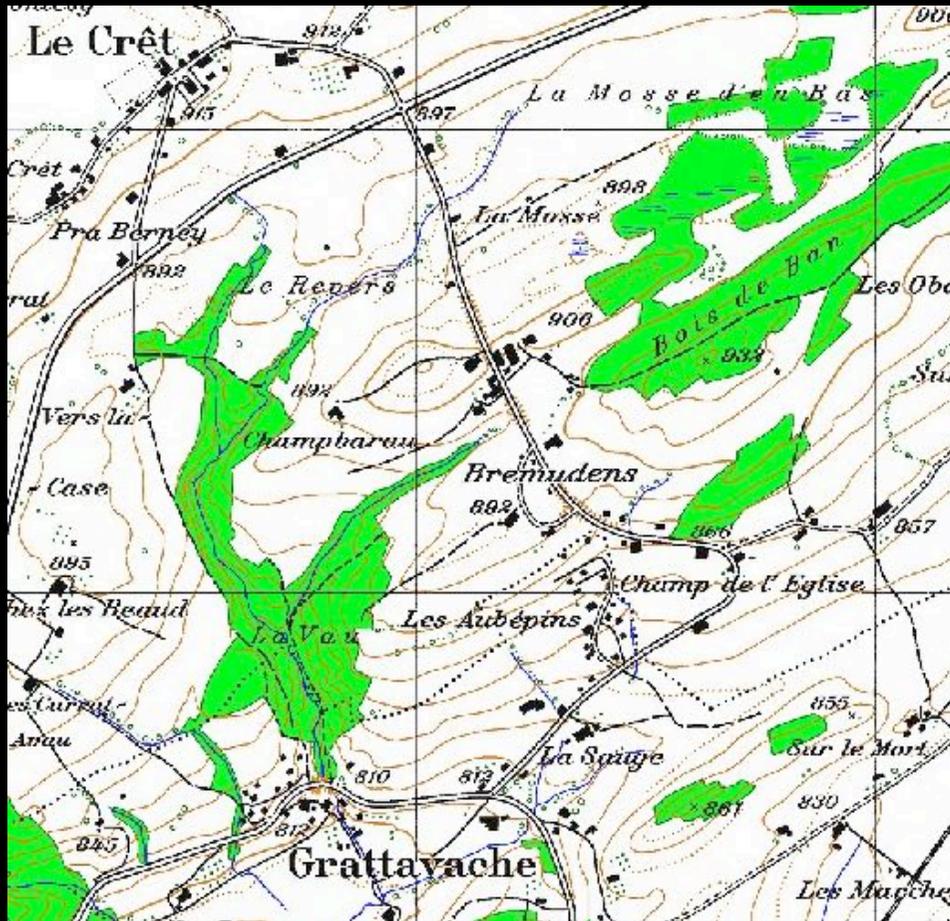


*Fig. 5. — Une benne sortant chargée de la mine
(Chantier de la Biorda).*

Les mines vaudoises sont exploitées elles aussi en temps de guerre. Celle de Châtillens - où la première exploitation date de 1813 - a produit 26 000 tonnes durant la guerre 1939-1945.

Dia suivante : situation des gisements vaudois; rivières la Mionnaz et la Biordaz, ou Mionne et Biorde





La tourbière «La Mosse d'en bas», du Crêt, s'étend sur près de 9 hectares, parcourus par un sentier didactique. Un autre sentier, "A tire-d'Aile", serpente à travers la forêt attenante. La tourbière du Crêt recouvrait encore au début du XX^e siècle de grandes surfaces. Son exploitation remonte très loin dans le temps. Mais l'extraction de la tourbe a atteint son apogée durant la deuxième guerre mondiale, pour pallier au manque de charbon. Après la guerre, l'exploitation a diminué pour cesser définitivement à la fin des années septante. La tourbière du Crêt est classée d'importance nationale depuis 1991 comme haut-marais (tourbière) et bas-marais (milieu herbacé humide).

La forêt du Bois de Ban domine la tourbière du Crêt. On y jouit d'une vue magnifique sur les Préalpes grüériennes et bernoises, les Alpes savoyardes et les Dents du Midi. **Le sentier "A Tire d'Aile"** se faufile dans les 17 ha de cette forêt. On y trouve des sculptures sur bois, des constructions ludiques ainsi que des informations sur les rôles de la forêt. Une belle hêtraie sapinière comme celle du Bois de Ban peut héberger plusieurs dizaines d'espèces d'oiseaux alors qu'une plantation d'épicéas n'en abrite que quelques-unes... On peut y voir par exemple le Pic épeiche, tout comme le Pic noir.

Le haut-marais est un synonyme de tourbière. C'est un milieu acide exclusivement alimenté par les eaux provenant des précipitations atmosphériques. Seuls des organismes adaptés poussent dans ces conditions. C'est le cas des sphaignes, ces espèces de mousses qui forment à elles seules la tourbe, au rythme d'environ 1 mm par année. L'environnement acide et sans oxygène empêche leur décomposition. On estime que l'épaisseur de tourbe a dû atteindre plusieurs mètres dans la tourbière du Crêt. **Les sphaignes** forment des tapis denses qui agissent à la manière d'une énorme éponge. Le niveau de l'eau s'élève par capillarité, et le marais prend une forme bombée, d'où le nom de haut-marais. Le terme **Mosse** est à rapprocher de l'allemand *Moos* qui désigne un lieu moussu où abondent notamment les sphaignes, artisanes de la tourbière. Les sphaignes forment des tapis denses. (Muëses a la même origine.)



Les sphaignes



Extraction de la tourbe



L'artiste Georges Corpataux a illustré le récit de Anna Suchet

Dans *Mémoires vives*, de Marie-Claire Dewarrat, Anna Suchet, née en 1914, évoque le temps où elle travaillait «à la tourbe» dans ce coin de Veveysse :

Le travail commençait à sept heures et se terminait à dix-sept heures. Il consistait, pour nous les femmes, à transporter à deux, sur une planchette, des mottes de tourbe. Nous les prenions au bord de la fosse d'où elles étaient extraites et nous les amenions jusqu'à l'aire de séchage. Plus tard, lorsqu'elles étaient un peu «essuyées», elles étaient entassées en bornettes, d'une façon particulière qui permettait à l'air de circuler afin de favoriser l'évacuation de l'humidité: cela ressemblait à des sortes de petites tours ajourées. Quand la tourbe était bien sèche, elle était chargée sur des camions qui la transportaient jusqu'aux lieux de stockage et de vente.

Je faisais équipe avec mon amie Cécile Guisolan. Les femmes, donc, étaient occupées au transport des mottes et à l'entassement. Le poussage des wagonnets était réservé aux jeunes garçons, et les hommes étaient employés au travail dans les fosses, à l'extraction et aux machines.

LE CRÊT

La fin des grands travaux à la tourbière

PATRICK PUGIN

La tourbière de la Mosse d'en Bas, au Crêt, retrouvera-t-elle un jour sa dynamique naturelle? Il faudra patienter de longues années avant de pouvoir l'affirmer. Mais au moins le marais a-t-il bénéficié de l'indispensable coup de pouce humain pour avoir une chance d'y parvenir. Depuis dix ans maintenant, d'importants travaux sont en effet conduits pour revitaliser ce milieu naturel. Une action que le public est invité à découvrir, le 31 juillet prochain, en compagnie des biologistes Jacques Studer et Jérôme Gremaud. Robert Genoud, garde-forestier du 6^e arrondissement, évoquera pour sa part la richesse de la lisière du bois.

Depuis une décennie donc, la tourbière du Crêt, qui s'épanouit sur près de neuf hectares, vit au rythme des coupes de bois, des constructions de barrages, des débroussaillages... Confédération et canton ont consacré plusieurs dizaines de milliers de francs à la préservation et à la régénération de ce site d'importance nationale. Pour-

quoi? Parce qu'aujourd'hui en Suisse, les tourbières – appelées également hauts-marais – ne couvrent guère plus d'une quinzaine de kilomètres carrés. Contre plus de 200 km² en 1945... Pourvoyeuses d'un combustible bienvenu, le «charbon du pauvre», elles ont été éradiquées à 90%. Malmenés des siècles durant, les marais sont désormais protégés. Une volonté du peuple qui, en 1987, acceptait l'initiative dite de Rothenthurm.

Au Crêt, pas moins de 2,5 hectares ont été déboisés pour permettre à la tourbière de regagner de l'espace. Puis, différents canaux creusés à l'époque pour drainer le sol ont été effacés, grâce à des barrages («LL» du 20 décembre 2007). Et les résultats sont encourageants: le milieu garde mieux l'eau, élément fondamental à sa bonne santé. La recolonisation entreprise par la sphaigne – mousse qui constitue l'essentiel d'un marais – témoigne également d'une amélioration. Gonflée d'eau, cette mousse ne se décompose pas et s'accumule à raison d'un millimètre par année.

Eh oui, une tourbière, ça prend son temps! Autant dire que pour que celle du Crêt retrouve la forme bombée caractéristique des hauts marais, plusieurs millénaires seront nécessaires... Au moins le mouvement est-il amorcé.

D'autres plantes prennent leurs aises à la Mosse d'en Bas, preuve que la dynamique naturelle se réinstalle. La carnivore droséra, la linaigrette reconnaissable à son pompon blanc ou la très rare laîche à long rhizome, star de la tourbière. «C'est un des derniers endroits où on la trouve en Suisse», relève le biologiste Jérôme Gremaud, mandaté par le canton pour superviser la régénération. Qui se plaît également à relever les retombées positives des travaux entrepris pour les espèces animales.

Oiseaux, libellules, grenouilles, tritons... Tout un petit monde profite de la revitalisation du marais. Sans oublier les promeneurs, qui bénéficient, eux, d'un sentier didactique offrant quelques magnifiques coups d'œil sur un milieu rare et précieux. | Le Crêt, samedi 31 juillet, de 10 à 17 h.



L'ancienne ferme de Béat Perrin

Dans les villages veveysans – comme ailleurs dans le canton de Fribourg – la vie des paysans était rude : des familles nombreuses, peu de machines agricoles avant les années 1960, des travaux qui se faisaient en grande partie «à bras». On parle peu du travail des mamans, femmes sans loisirs, accaparées totalement par les enfants, les repas, le jardin et le plantage, les lessives à la fontaine, des coups de main aux travaux agricoles... Le repos du dimanche n'existait pas, tant l'Eglise était elle aussi accaparante.

Montbovon
Lessoc
Albeuve
Neirivue
Grandvillard, gare
Enney
Estavannens
Gruyères, gare
Le Pâquier-Montbarry
La Tour-de-Trême
Bulle, Gare
Planchy
Vuadens-Sud
Les Colombettes
Vaulruz-Sud
Les Ponts
Le Crêt
La Verrerie
Semsaes
Prayoud
Châtel-St-Denis, gare
Au-Moulin
Remaufens
Tatroz
Bossonnens, gare
Granges (Veveyse)
Palézieux, gare



Chemin de fer de la région



La ligne de chemin de fer **Montbovon-Palézieux** des Transports Publics Fribourgeois TPF (anciennement GFM) a été ouverte en 1904.

L'église de Semsales



**La grande crucifixion en
céramique qui surmonte le
porche est l'œuvre de Gino
Severini.**

L'église de **Semsaies** est la première œuvre majeure de l'architecte de Romont Fernand Dumas. La construction a débuté en 1923. Elle a été décorée notamment par le célèbre peintre italien Gino Severini. D'autres artistes ont prêté leur talent à Semsaies : Cingria, Feuillat, Baud, Dunand, les Fribourgeois Castella et Vonlanthen. Severini est arrivé à Semsaies à l'époque où il a renoué avec le catholicisme et s'est distancé du cubisme.

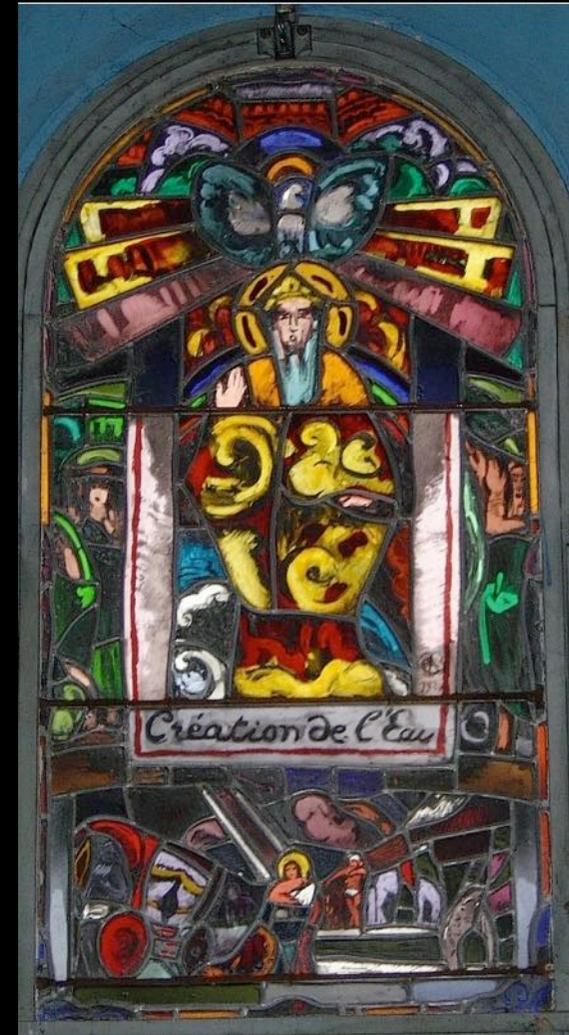


A gauche, saint Nicolas
de Myre, par Gino
Severini

A droite, un vitrail de
Cingria.

Les vitraux de Semsaies
sont signés Jean Edward
de Castella, Alexandre
Cingria et Eugène
Dunand.

Les fenêtres supérieures
ont été remplacées en
1970 par des vitraux de
Yoki.



Les artistes de l'église de Semsales

Fernand Dumas, architecte, Moudon 1892, Locarno 1956. De sa première chapelle à Sommentier en 1920 à sa dernière église en 1952 à Randogne, il aura construit près de trente églises, agrandi autant et rénové plus de vingt. L'architecte romontois a marqué l'architecture religieuse d'entre-deux-guerres avec ses églises de Semsales, Echarlens, Sorens, Orsonnens et Mézières. Dans le district de la Veveyse on lui doit la chapelle de l'Hôpital Monney (1935) à Châtel-St-Denis, la chapelle Notre-Dame des Neiges aux Pacots (1935), l'agrandissement de la chapelle de Bossonnens (1951), la rénovation intérieure de l'église d'Attalens (1938). A ranger dans les projets non réalisés: un agrandissement de la chapelle du Scex à Châtel-St-Denis (plan de 1928).

Gino Severini, peintre, Cortone 1883, Paris 1966. Cofondateur du mouvement futuriste, ami du philosophe néothomiste Jacques Maritain, il se reconvertisse au catholicisme. Il a travaillé plusieurs fois en Suisse romande avec le groupe de Saint-Luc pour les églises de Semsales, La Roche, Saint-Pierre de Fribourg, Notre-Dame-du-Valentin à Lausanne, Tavannes et au Couvent des Capucins à Sion. Avec sa décoration de l'église de Semsales, il donne une caution internationale au groupe de Saint-Luc naissant.

François Baud, sculpteur, Paris 1889, Genève 1960. Cofondateur du groupe de Saint-Luc en 1919, converti au catholicisme. Il a participé aux réalisations majeures du groupe et de l'architecte Dumas. Son œuvre majeure dans le canton de Fribourg est certainement le relief en bronze du porche de l'église Saint-Pierre à Fribourg.

Jean Edward de Castella, peintre verrier, Llydale (Australie) 1881, Fribourg 1966. Il a fait partie du groupe de Saint-Luc à ses débuts, puis a pris ses distances en entrant dans la polémique en faveur de l'architecte Augustin

Genoud. En Veveyse divers vitraux à Semsales et à Granges (diverses figures de saints).

Louis Vonlanthen, peintre, Epagny 1889, Romont 1937. Après un apprentissage de dessinateur auprès d'un architecte neuchâtois, il enseigne le dessin à Fribourg. Il est surtout peintre de chevalet. La décoration de la chapelle Sainte-Anne à Semsales est son unique œuvre religieuse monumentale. Il est connu des Fribourgeois pour sa vue de la ville de Gruyères dans le hall de la gare de Fribourg (1927)

Eugène Dunand, peintre verrier, Genève 1893, Genève 1956. Réformé attiré par l'art sacré, il a collaboré à plusieurs reprises avec le groupe de Saint-Luc à Semsales, à Finhaut (VS), à Carouge. Ses vitraux de la nef de l'église de Semsales sont son unique œuvre «fribourgeoise».

Alexandre Cingria, peintre verrier, Genève 1879, Lausanne 1945. Fondateur et animateur du groupe de Saint-Luc, il n'a pas ménagé ses efforts et la polémique pour imposer un renouveau de l'art sacré qu'il concevait comme une croisade contre le goût XIX^e encore trop répandu dans l'entre-deux-guerres. Il a laissé quelques chefs-d'œuvre dans le canton de Fribourg, à Semsales (vitraux du baptistère), Bulle, Autigny et Broc. En Veveyse, il a encore réalisé une Assomption pour l'église d'Attalens (1938).

Marcel Feuillat, orfèvre, Genève 1896, Genève 1962. Il est l'orfèvre attitré du groupe de Saint-Luc et de l'architecte Dumas, et a réalisé en Suisse romande et dans le canton de Fribourg en particulier un nombre impressionnant de calices, ciboires, chandeliers, crucifix et portes de tabernacle. A noter deux travaux remarquables: la crosse épiscopale de Mgr Besson et le reliquaire (gisant) de saint Canisius à l'église du Collège Saint-Michel de Fribourg.

Cette statue se trouvait déjà dans l'ancienne église de Semsales. Elle est l'œuvre de l'un des plus célèbres sculpteurs fribourgeois, Jean-François Reyff (1614-1673). Il fut à la fois sculpteur, architecte et ingénieur de fortifications (remparts de Fribourg). Il est notamment l'auteur du maître-autel de la collégiale d'Estavayer.





Cette fresque de Severini donna lieu à un conflit théologique : le Saint-Esprit ne peut être représenté sous la forme d'un personnage... Severini ne fut pas heureux à Semsales : jalousie des artistes fribourgeois, tensions avec l'architecte Fernand Dumas, conditions de travail difficiles à cause du froid, perte d'un enfant...



Semsaies a conservé son ancienne église, dont il ne reste actuellement que le clocher. La nef, qui servait d'entrepôt, a été démolie en 1973. L'ancien sanctuaire a été édifié entre 1632 et 1634. Lui-même avait remplacé l'église de l'ancien village situé légèrement en dessus de la route, en direction des Alpettes, qui avait été quasiment détruit par des éboulements.

Dans *Mémoires vives*, de Marie-Claire Dewarrat, il est question de l'ancienne église de Semsales. On y lit les propos d'Anna Suchet, qui a travaillé «à la tourbe» pendant la guerre de 39-45 :

Lorsque je travaillais aux tourbières, ni avant, ni pendant, ni après ce temps-là, à aucun moment de ma jeunesse je n'ai vu brûler de tourbe dans notre maison : nous nous chauffions au bois, comme la majeure partie des habitants de Semsales à cette époque.

Et pourtant, l'ancienne église désaffectée servait d'entrepôt pour des tonnes de tourbe bien sèche, prête à être utilisée comme combustible, mais je ne me souviens pas qu'on n'en ait jamais employé chez nous ou dans les familles que je connaissais.

Anecdotes sur la paroisse de Semsales (Cf. Dictionnaire Dellion)



- → 26 novembre 1736, le bailli relève la tiédeur scandaleuse de plusieurs jeunes gens de la paroisse. Ils passent le temps de l'Office divin sur le cimetière et autour, en causant, badinant, sans faire attention aux cérémonies.
- → 1765. On pousse l'irréligion si loin qu'on va jusqu'à prendre des filles dans l'église pour les conduire au cabaret.
- → En 1801, la commune range la pompe à incendie dans l'église. Le prieur porte plainte à la préfecture de Châtel, qui met au pas les responsables.
- → Sous la Terreur (période de la Révolution française, 1793-1794), il y a 54 prêtres français réfugiés à Semsales. Ils appartiennent aux diocèses d'Autun, du Puy, de Bourges, de Besançon, de Chalon-sur-Saône, de Clermont, de Carpentras. Le prieur a dû établir un ordre du jour pour la célébration des messes: elles se disent sans interruption de 5 heures du matin à midi, et à trois autels simultanément.
- → L'un de ces abbés français, l'abbé Lombard, a rendu de signalés services à la paroisse: il a recopié et mis à jour les registres des baptêmes. Il a comblé les lacunes grâce à des patientes recherches.



Une œuvre de
Charly Cottet à
l'église de
Le Crêt

Le curé de Farvagny Ambroise Villard a signé pour Le Crêt les plans de sa quatrième église, une construction imposante. Celle-ci, néo-gothique avec des baies néo-romanes en plein cintre, fut consacrée en 1889. Diverses restaurations ont été effectuées, avec le souci de préserver les éléments d'origine. Une exception : les œuvres de l'excellent artiste veveysan Charly Cottet. Après la restauration de 1975, les peintures murales ont souffert d'infiltrations d'eau. *La Liberté* du 29 octobre 1998 présente les réfections dont l'église du Crêt a été l'objet, notamment les peintures qui ont été reproduites sur des panneaux par un restaurateur renommé, Georg Stribrsky.



Le Crêt, intérieur de l'église



La statue équestre de saint Martin daterait du XI^e siècle.

L'église de Saint-Martin a été consacrée en 1862. La restauration des années 1970 – contrairement à ce qui s'est passé au Crêt – l'a dépouillée de tout ce qui a été considéré comme sans valeur artistique. L'intérieur de l'église de Saint-Martin est un exemple de sobriété et de bon goût.





Le chœur restauré de l'église de Saint-Martin; sous les vitraux de Gaston Thézou, les fonts baptismaux



Détails des vitraux
de Gaston Thévoz
à Saint-Martin :

à gauche, la Nativité

à droite, saint
Martin

Thévoz, c'est
l'exaltation de la
couleur et un vrai
talent dans la mise
en scène.





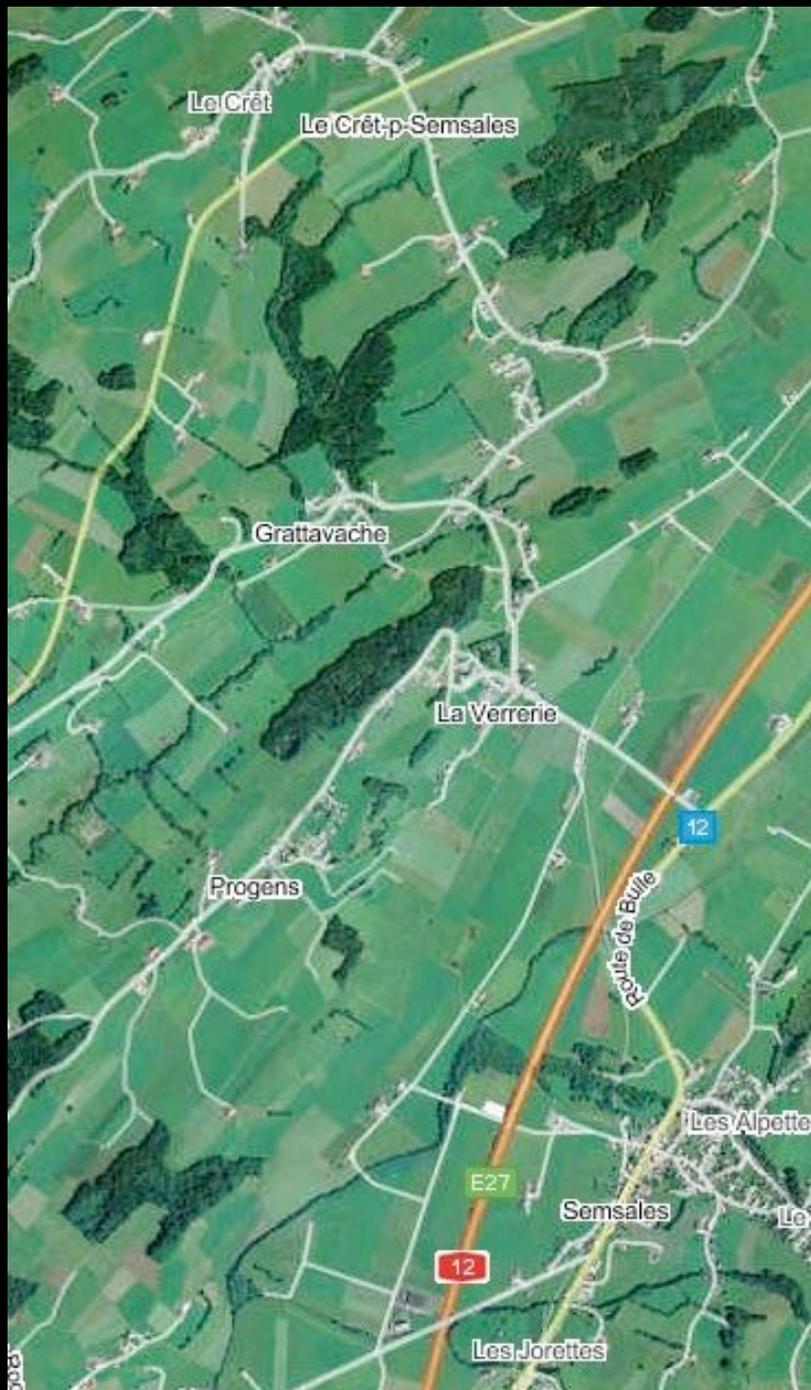
CONTRASTES...

Les vitraux des églises de nos régions sont en général très colorés. Des verriers modernes – comme Soulaiges à Conques – ont préféré une grande sobriété. Citation : Dès le début, je n'ai été animé que par la volonté de servir cette architecture telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, en respectant la pureté des lignes et des proportions, les modulations des tons de la pierre, l'ordonnance de la lumière, la vie d'un espace si particulier. Loin de tout Moyen Age reconstitué, imité ou rêvé, j'ai cherché, avec des technologies de notre époque, un produit verrier en accord avec l'identité de cette architecture sacrée du XI^e siècle et de ses pouvoirs d'émotion artistique. Pierre Soulaiges (spécialiste du noir lumière)



Abbatiale Ste-Foy, à Conques, dans l'Aveyron, au nord de Rodez





C'est fini ! Merci de votre attention !

